

# PRINCESSES ET DUCHESSES BIBLIOPHILES À LA COUR DE RENÉ D'ANJOU

Anne-Marie Legaré  
Université de Charles-de-Gaulle Lille-3

## RÉSUMÉ

De nombreuses dames de la cour d'Anjou ont exercé un mécénat littéraire et bibliophilique important à la cour d'Anjou. Parmi elles se trouvent Marie de Blois (v. 1340-1404), Yolande d'Aragon (1381-1442), Isabelle de Lorraine (v. 1400-1453), Jeanne de Laval (1433-1498) et Marie de Clèves (1426-1487). Le mécénat de ces femmes, parentes, épouses ou amies de René d'Anjou, est ici abordé à travers les documents d'archives et les manuscrits conservés qui attestent d'un intérêt réel et constant pour l'art du livre et de l'enluminure et pour la littérature en vogue à la cour. Une attention toute particulière est réservée au *Pèlerinage de Vie humaine* de Guillaume de Digulleville dont la version rimée, et plus tard la version en prose commandée par Jeanne de Laval, n'a cessé de captiver le lectorat féminin et notamment Marguerite d'Anjou, Blanche d'Anjou et Guyonne de Beauvau.

MOTS CLÉS: Anjou, femmes, bibliophilie, mécénat, manuscrit enluminé.

## ABSTRACT

«Bibliophile princesses and duchesses at the court of René d'Anjou». Among the numerous ladies at the Angevine court who protected literature and the production of books, some of the most outstanding ones were Marie de Blois (1340-1404), Yolanda de Aragón (1381-1442), Isabelle de Lorraine (1400-1453), Jeanne de Laval (1433-1498) and Marie de Clèves (1426-1487). René d'Anjou's relatives, wives or friends, these women's patronage is analyzed in this work through the study of several records and manuscripts which reveal a real interest in the art of books and illumination, as well as in the courtly literature at the time. Special attention is devoted to Guillaume de Digulleville's *Pèlerinage de Vie humaine*, in both its verse and prose versions. This work, commissioned by Jeanne de Laval, enjoyed a wide female readership, with such prestigious figures as Marguerite d'Anjou, Blanche d'Anjou or Guyonne de Beauvau.

KEY WORDS: Anjou, women, bibliophile culture, patronage, illuminated manuscript.



## INTRODUCTION

La récente exposition sur René d'Anjou et les livres a porté sur le mécénat littéraire et bibliophilique de ce roi qui fut écrivain et grand collectionneur de livres<sup>1</sup>. Œuvre la mieux connue de cette collection, *Le Livre des tournois* a souvent été reproduit en fac-similé, tout comme l'ont été *Le Mortifiement de vaine plaisance* et *Le cœur d'amour épris*, autant de textes qui permettent de mesurer les talents littéraires de René d'Anjou. Depuis longtemps aussi, la présence dans sa collection de *La Théséide* de Vienne a été considérée comme une preuve de sa passion pour l'art de l'enluminure qu'il a peut-être lui-même exercé. À la suite des premières enquêtes menées vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle par Quatrebarbes, Lecoy de la Marche et Paul Durrieu, les recherches n'ont cessé de progresser et un nouvel état des lieux permet désormais de mieux définir les goûts et la culture du roi René, et de faire valoir la contribution de sa seconde épouse Jeanne de Laval à l'enrichissement de cette collection<sup>2</sup>.

Jeanne développa un mécénat littéraire et bibliophilique important, sans doute à l'exemple d'autres dames de la cour d'Anjou, dont les accomplissements nous sont hélas peu connus, notamment en raison de la disparition de traces comptables ou d'inventaires. Il n'existe que de rares manuscrits très richement enluminés portant leurs armes pour témoigner de l'intérêt qu'elles purent manifester à la littérature de leur temps. Parmi ces dames, citons néanmoins Marie de Blois, la grand-mère, Yolande d'Aragon, la mère, et Isabelle de Lorraine, la première épouse de René. Avec Jeanne de Laval, l'image du mécénat littéraire et bibliophilique des femmes à la cour d'Anjou se précise, grâce à la survivance de sources documentaires plus abondantes, qui permettent de faire des parallèles avec quelques parentes ou amies, telles Marie de Bretagne, Charlotte de Savoie et Marie de Clèves.

### 1. MARIE DE BLOIS (v. 1340-1404)

En 1360, à l'âge de dix-neuf ans, Marie de Blois, la grand-mère de René, épousa Louis I<sup>er</sup> d'Anjou<sup>3</sup>. Malgré l'absence d'un inventaire qui, seul, permettrait de saisir la nature et l'étendue de sa collection, François Avril a suggéré que Louis I<sup>er</sup> dut avoir une importante bibliothèque, comparable à celles de ses prestigieux parents Charles V, Jean de Berry et Philippe le Hardi. Tout comme ses frères cadets, sans doute hérita-t-il aussi une partie des collections de ses parents Jean le Bon et Bonne de Luxembourg, ce qui expliquerait qu'il fut un temps propriétaire des Heures

---

<sup>1</sup> M.-É. GAUTIER (dir.), *Splendeur de l'Enluminure. Le roi René et les livres*. Avec les conseils scientifiques de F. Avril, Angers, 2009. L'exposition s'est tenue au château d'Angers dans la galerie de l'Apocalypse, du 3 octobre 2009 au 3 janvier 2010.

<sup>2</sup> Cet article s'appuie en partie sur notre précédente contribution « Les deux épouses de René d'Anjou », *ibidem*, pp. 59-71.

<sup>3</sup> Marie de Blois était la fille de Charles de Blois-Châtillon, duc de Bretagne et de Jeanne de Penthièvre.

dans lesquelles son grand-père avait appris les rudiments de la lecture<sup>4</sup>. Même si sa disparition prématurée en 1384 ne lui laissa guère autant de temps qu'à ses parents pour s'adonner à la commande et à l'achat de livres, Louis II en capta une quarantaine, la plupart venant de la librairie du Louvre, notamment des traductions de textes théologiques, philosophiques, juridiques et historiques. De cette collection, n'ont survécu que trois manuscrits arborant les armes du couple (pour Louis : parti d'Anjou moderne; pour Marie: parti d'Anjou moderne et de Bretagne).

Les armes de Marie apparaissent avec celles de son époux dans un exemplaire richement illustré du *Pèlerinage de Vie humaine* en vers de Guillaume de Digulleville, aujourd'hui conservé à Heidelberg sous la cote Bibl. Pal. Lat. 1969<sup>5</sup>. La réalisation de ce manuscrit remonte aux années 1370, soit une trentaine d'années seulement après la composition de l'œuvre. Les grands-parents de René d'Anjou eurent donc en leur possession l'un des plus anciens exemplaires connus. Voilà qui suscita peut-être le très précoce engouement pour ce récit allégorique dans le milieu angevin, en particulier auprès du lectorat féminin. En effet, le duc et la duchesse ne furent sans doute pas étrangers à la promotion de ce texte, en quelque sorte ennobli par le luxe qu'ils avaient voulu pour leur exemplaire. Le manuscrit comporte un cycle très développé et unique de cent vingt-sept miniatures, très finement exécutées à Toulouse, là où, à l'époque, Louis résidait souvent, en tant que lieutenant du roi au pays de Languedoc. Il fut ensuite vraisemblablement acquis par Marguerite de Savoie, qui avait d'abord épousé en 1431 Louis III d'Anjou (1403-1434), petit-fils du duc et frère de René d'Anjou, puis en secondes noces, l'électeur palatin Louis IV. C'est ce qui expliquerait sa présence aujourd'hui dans la bibliothèque allemande de Heidelberg. Peut-être Marguerite l'acquiesça par l'intermédiaire de sa belle-mère Yolande d'Aragon, qui avait épousé Louis II d'Anjou en 1400. En tout cas, cette transmission de femme en femme constitue le premier témoignage de l'intérêt que les épouses des ducs d'Anjou ne cessèrent de porter aux *Pèlerinages* de Guillaume de Digulleville. Nous y reviendrons plus loin.

Une *Vie de sainte Marie-Madeleine*, enluminée vers 1375 par un Parisien dénommé le Maître du Policratique<sup>6</sup>, arbore à quatre reprises les armes de la duchesse sur ses marges décorées. Il s'agit d'un luxueux recueil liturgique, preuve que le couple pouvait rivaliser avec Philippe le Hardi en faisant, comme lui, appel à l'un des grands enlumineurs de la capitale.

---

<sup>4</sup> F. AVRIL, « L'Héritage: quelques livres des premiers ducs d'Anjou », dans M.-É. GAUTIER (dir.), *op. cit.*, pp. 37-42. Ces heures « esuelles le roi Jehan aprist à lire » furent offertes par Louis II à son oncle Jean de Berry en 1407: L. DELISLE, *Recherches sur la Librairie de Charles V*. 1907, t. 2, p. 237, n° 96.

<sup>5</sup> Il a fait l'objet d'une étude et d'un fac-similé partiel par R. BERGMANN, *Die Pilgerfahrt zum himmlischen Jerusalem: Ein allegorisches Gedicht des Spätmittelalters aus der Heidelberger Bilderhandschrift Cod. Pal. Lat. 1969*, « Pèlerinage de vie humaine » des Guillaume de Déguilleville. Wiesbaden, L. Reichert, 1983.

<sup>6</sup> F. AVRIL, « Le parcours exemplaire d'un enlumineur parisien à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle: la carrière et l'œuvre du maître du Policratique de Charles V », dans *De la Sainteté à l'hagiographie, genèse et usage de la Légende dorée*, Genève, 2001, pp. 267, 269, 270, 277, fig. 9, 23 et 25.



Durant son veuvage, Marie de Blois continua de s'intéresser à la lecture, et fut notamment très sensible à la littérature italienne qu'elle lisait volontiers en traduction française. C'est, semble-t-il, pour elle que Richard Eudes, le médecin attiré de la maison d'Anjou, acheva en 1392 la traduction en français du *Carmen elegiacum de balneis Puteolanis* de Pierre d'Eboli, célébrant les bains de Pouzzoles. Le manuscrit comporte des dessins à l'encre d'une remarquable qualité, mais les miniatures ne furent que partiellement mises en couleurs et restèrent inachevées. L'une d'elles montrant au sommet d'une tente les seules armes couronnées de la duchesse, on suppose que celle-ci fut propriétaire de l'œuvre. Jean-Baptiste de Vaivre a suggéré que son fils Louis II l'aurait commandée pour elle après la mort de son époux<sup>7</sup>.

## 2. YOLANDE D'ARAGON (1381-1442)

Si, à ce jour, la documentation relative au mécénat bibliophilique de Marie de Blois est vite épuisée, celle qui concerne l'activité de Yolande, sa belle-fille et mère de René, apparaît bien plus étoffée. Dès 1417, année même du décès de son époux, n'acheta-t-elle pas *Les Belles Heures de Jean de Berry*, lui aussi récemment disparu<sup>8</sup>? Énergique négociatrice, elle ne paya que trois cents livres pour l'une des plus belles pièces de la collection de Jean de Berry, contre une estimation de départ presque deux fois plus élevée (875 livres)<sup>9</sup>. Yolande, à qui Marie de Blois avait pu transmettre son exemplaire du *Pèlerinage de Vie humaine*, montra elle aussi un réel attachement aux trois *Pèlerinages* de Guillaume de Digulleville, à en juger par l'illustration de ses Heures, dites «d'Isabelle Stuart»<sup>10</sup>. À travers les 528 petites miniatures apparaissant dans les marges de la plupart des feuillets du manuscrit, se développe le cycle complet des trois *Pèlerinages*<sup>11</sup>. Peut-être Yolande d'Aragon commanda-t-elle ce magnifique manuscrit pour son usage, mais il est également possible qu'elle ait prévu de l'offrir en cadeau de mariage à sa fille cadette Yolande d'Anjou (1412-1440), sur le point

---

<sup>7</sup> Paris, BnF, fr. 1313: AVRIL, « L'Héritage », p. 41 avec illustration couleur du f. 12 ; J.-B. DE VAIVRE, «Notes d'héraldique et d'emblématique. À propos de la tapisserie de l'Apocalypse d'Angers», dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1983, p. 123, fig. 25; et C. DE MÉRINDOL, *Le Roi René et la seconde maison d'Anjou. Emblématique, Art, Histoire*. Paris, 1987, pp. 39, 41 et fig. 23.

<sup>8</sup> New York, Musée Cloisters, MS 54 1. 1: E. KÖNIG, *Les Belles Heures du duc de Berry. Acc. n° 54.1.1., Metropolitan Museum of Art. The Cloisters Collection*, New York, Lucerne, 2003; et « Die Belles Heures des Herzogs von Berry, Probleme und Kontroversen ». Compte rendu de l'exposition *De Gebroeders Van Limburg. Nijmeegse Meesters aan de Franse Hof (1400-1416)*, Nijmegen, Musée de Valkhof, 2005, pp. 225-237.

<sup>9</sup> J. GUIFFREY, *Inventaires de Jean duc de Berry (1401-1416)*. Paris, 1894, t. 2, p. 299.

<sup>10</sup> Cambridge, Musée Fitzwilliam, ms. 62: J. MARROW, notice 88, dans P. BINSKI & S. PANAYOTOVA (dirs.), *The Cambridge Illuminations. Ten Centuries of Book Production in the Medieval West*, Londres, Turnhout, 2005, pp. 202-204.

<sup>11</sup> Voir M. CAMILLE, *The Illustrated Manuscripts of Guillaume de Deguileville's «Pèlerinages», 1330-1426*. Thèse de doctorat inédite, Cambridge, 1985, pp. 227-246.

d'épouser François I<sup>er</sup> de Bretagne en 1431. Ces Heures passèrent ensuite à la seconde épouse de François I<sup>er</sup> de Bretagne, Isabelle Stuart, qu'il épousa en 1442.

L'intérêt de Yolande d'Aragon pour l'art de l'enluminure ne fait aucun doute. Grande mécène du Maître de Rohan, elle s'adressa à son atelier pour la réalisation des miniatures et de la décoration de ses Heures. Selon François Avril, cette forte personnalité ne fut certainement pas étrangère à l'installation dans l'Ouest de la France du Maître et de son atelier. Au cours des années 1430, il en sortit trois superbes livres d'Heures dont Yolande semble avoir été commanditaire, manifestant ainsi une puissance politique dont elle sut fort bien jouer après le décès de son époux<sup>12</sup>. À peu près en même temps que les *Heures dites d'Isabelle Stuart* que nous venons d'évoquer, Yolande commanda un autre livre d'Heures connu sous le nom de *Grandes Heures de Rohan*, en prévision du mariage de son troisième fils, Charles du Maine — mariage qui n'eut finalement pas lieu<sup>13</sup>. C'est sans doute encore elle qui, vers 1435, fit réaliser *Les Heures de René d'Anjou* pour son fils René<sup>14</sup>. Le texte correspond à celui des *Grandes Heures de Rohan*, tandis que le décor marginal s'inscrit dans le sillage stylistique de l'atelier de Rohan. Certaines miniatures — comme celle du cimetière illustrant l'office des morts — reprennent fidèlement la composition proposée par les frères de Limbourg dans les *Belles Heures de Jean de Berry*, que Yolande avait acquises une vingtaine d'années plus tôt.

Yolande d'Aragon connaissait bien le travail des frères de Limbourg qu'elle put admirer dans les *Très Riches heures du duc de Berry* dont elle eut peut-être la garde de 1440 à sa mort survenue deux ans plus tard. Nicole Reynaud a cherché à retracer le parcours de ce trésor avant son arrivée chez le duc Charles I<sup>er</sup> de Savoie en 1485<sup>15</sup>. On sait que le manuscrit reçut autour de 1440 un calendrier enluminé par Barthélemy d'Eyck, le peintre en titre de René d'Anjou. C'est ainsi que peut être envisagée une circulation du manuscrit plus étroitement liée à Marie d'Anjou, fille de Yolande d'Aragon et sœur de René. Reine de France par son mariage avec Charles VII, elle pouvait le tenir de son époux mais aussi de sa mère, et pouvait ensuite l'avoir légué à Charlotte de Savoie, sa belle-fille par son mariage avec son fils Louis XI. Après quoi la reine Charlotte l'aurait légué à son neveu Charles I<sup>er</sup> à

---

<sup>12</sup> Sur le rôle politique important joué par Yolande d'Aragon, voir Z. ROHR, « L'Envers de la tapisserie ». *The Oeuvre of Yolande d'Aragon. A Study of Queenship, Power and Authority in Late Mediaeval France*. Thèse de doctorat, University of New England, Armidale, Australia, janvier 2007; pour un bon résumé, voir [http://fr.wikipedia.org/wiki/Yolande\\_d%27Aragon](http://fr.wikipedia.org/wiki/Yolande_d%27Aragon).

<sup>13</sup> Paris, BnF, lat. 9471: I. VILLELA-PETIT, dans É. TABURET-DELAHAYE (dir.), *Paris 1400. Les Arts sous Charles VI*. Paris, 2004, pp. 371-372.

<sup>14</sup> Paris, BnF, lat. 1156A: E. KÖNIG, notice 1 dans M.-É. GAUTIER (dir.), *op. cit.*, pp. 200-205.

<sup>15</sup> N. REYNAUD, « Petite note à propos des *Très riches Heures du duc de Berry* et de leur entrée à la cour de Savoie », dans M. HOFMANN & C. ZÖHL (dirs.), *Quand la Peinture était dans les livres*, Turnhout, 2007, pp. 273-277. Millard Meiss a démontré que ce trésor n'avait jamais été en possession de Bonne de Berry (+1435), fille du duc de Berry et épouse d'Amédée VII de Savoie, l'aïeul de Charles I<sup>er</sup>. Devenue veuve en 1391, elle avait épousé en 1395 Bernard VII d'Armagnac et quitté la Savoie bien avant la date de l'héritage supposé. M. MEISS, *French Painting in the Time of Jean de Berry: The Limbourgs and their Contemporaries*. T. 1, Londres, New York, 1974, p. 322.



sa mort en 1484. Les parents de Charles étant déjà morts à cette date, voilà qui expliquerait qu'il possédât ce trésor en 1485. Ceci amène à réexaminer une mention de l'inventaire après décès de la reine Charlotte ainsi libellée: « Ung autre livre en parchemin, appelé *Les Heures de Monsgr de Berry*, bien ystorié ». S'il est vrai que celle-ci a toujours été rattachée aux *Grandes Heures de Jean de Berry*<sup>16</sup>, rien n'empêche d'y voir avec N. Reynaud une description des *Très Riches Heures*, car cette séduisante hypothèse concorde mieux avec l'histoire du manuscrit dont la dernière campagne d'illustration fut réalisée à Bourges en 1485 par Jean Colombe, l'enlumineur que Charlotte de Savoie protégeait depuis 1477<sup>17</sup>.

Le mécénat artistique de Yolande d'Aragon se révèle surtout dans ses nombreuses commandes d'ouvrages de piété. Mais elle fut certainement tout aussi ouverte à la littérature de son temps, ce qui semble confirmé par les liens qu'elle développa avec Alain Chartier (v. 1382- v. 1455), à son service de 1410 à 1415 comme officier de son hôtel et dont René rappelle le souvenir dans *Le Livre du Cœur d'amour épris*<sup>18</sup>.

### 3. ISABELLE DE LORRAINE (v. 1400-1453)

Venons-en maintenant à la première épouse de René d'Anjou, Isabelle de Lorraine, fille de Charles II, duc de Lorraine et de Marguerite de Wittelsbach. Régnant seule durant la captivité de René en Bourgogne de 1431 à 1437, elle défendit les intérêts du royaume et même l'étendit, en prenant possession de la Provence puis de Naples en 1435. Ainsi, elle fit plus qu'énergiquement valoir les droits de son époux captif. On a associé à cette période la commande du *Codice di Santa Marta* (Naples, Archivio di Stato) en soutenant qu'entre 1436 et 1438, Isabelle en aurait elle-même eu l'initiative. Mais cette hypothèse n'est plus tenable depuis les récentes recherches de Luciana Mocchiola qui a imposé une nouvelle datation, repoussant l'exécution des premières miniatures aux années 1426<sup>19</sup>. De ce fait, une seule œuvre conservée peut désormais être rattachée à la reine : le *Tractatus de deificatione sexdecim heroum* (*Traité de la Déification des seize héros*) de Martianus de Sancto Aloysio. La dédicace du volume, datée du 12 décembre 1449, nous apprend que c'est le Vénitien Jacopo Antonio Marcello, fervent défenseur de René d'Anjou dans ses revendications sur le royaume de Naples, qui fit parvenir le manuscrit à Isabelle: « Serenissimae Isabellae Reginae augustissimae, Iacobus Antonius Marcellus humiliter se commendat... ».

<sup>16</sup> BnF, latin 919.

<sup>17</sup> A.-M. LEGARÉ, « Charlotte de Savoie's Library and Illuminators ». *Journal of the Early Book Society for the Study of Manuscripts and Printing History*, vol. 4 (2001): *Women and Book Culture in Late Medieval and Early Modern France*, pp. 45-46.

<sup>18</sup> G. BIANCIOTTO, « Passion du Livre et des lettres à la cour du roi René », dans M.-É. GAUTIER (dir.), *op. cit.*, p. 85, n. 3.

<sup>19</sup> L. MOCCIOLA, « Art et Pouvoir à la cour des Anjou Duras de Naples. Les commandes royales des époux Charles III et Marguerite (1381-1412) ». Thèse inédite, Université de Naples Federico II et Université de Lille III, 2009, pp. 126-139.



Il l'accompagna d'un jeu de cartes peint par le plus en vue des peintres milanais de l'époque, Michelino da Besozzo. Il n'en reste malheureusement rien aujourd'hui. Seul a survécu le petit manuscrit, finement calligraphié et ornementé à Monselice. S'y trouve l'explication des seize figures allégoriques du jeu que Marcello s'était procuré à grand peine, ayant appris que la reine appréciait ce passe-temps. Rappelons que quelques mois auparavant, René d'Anjou avait nommé chevalier de l'ordre du Croissant ce brillant patricien issu d'une très ancienne famille de la plus haute aristocratie vénitienne, sur la recommandation de Francesco Sforza. Ce présent est le premier d'un petit corpus de livres « italiens » que Jacopo offrit au duc et à son épouse<sup>20</sup>.

Aucun autre manuscrit n'est directement associé à Isabelle de Lorraine. On trouve parfois certaines mentions qui rappellent à la mémoire ducale l'épouse disparue en 1453. Son nom apparaît plusieurs fois dans le texte du *Pas de Saumur*, suggérant éventuellement que l'œuvre lui avait été destinée. La copie du manuscrit original perdu, réalisée vers 1470, laisse encore voir à son frontispice, par transparence, le blason en forme de losange couronné de la reine, sous le blason en surpeint<sup>21</sup>. En outre, les *Heures de René d'Anjou* figurent des flammes et le mot « tant », qui peuvent faire allusion à la loyauté que René continuait de concevoir pour elle, au-delà de la mort. Les initiales « R » et « I » jouxtant les armoiries de la seconde épouse de René, Jeanne de Laval, dans le *Mortifiement de Vaine plaisance* de Berlin<sup>22</sup>, ou gravées sur les fermoirs de certaines Heures, sont aussi des manières de commémorer Isabelle à travers sa seconde épouse, René aimant associer les deux prénoms dans un désir de lier étroitement la vie et la mort<sup>23</sup>. Pour le moment, telles sont les seules empreintes connues d'Isabelle dans les manuscrits.

<sup>20</sup> Paris, BnF, ms. Lat. 8745: voir ma notice n° 43 dans M.-É. GAUTIER (dir.), *op. cit.*, p. 348.

<sup>21</sup> Saint-Pétersbourg, Bibliothèque nationale de Russie Saltykov-Chtchedrine, ms. Fr. F. p. XIV: R.-M. FERRÉ, notice 12, *ibidem*, pp. 12-13 ; C. DE MÉRINDOL pense que « ce pourrait être un manuscrit de mémoire [...] commandé à la fin de sa vie par le prince (René) ou un de ses proches ». Voir C. DE MÉRINDOL, « Armoiries et emblèmes dans les livres et chartes du roi René et de ses proches. Le rôle de Bathélemy d'Eyck », *ibidem*, p. 157. Voir aussi N. REYNAUD, « Barthélemy d'Eyck avant 1450 ». *Revue de l'Art*, vol. 84 (1989), p. 38.

<sup>22</sup> Berlin, Kupferstichkabinet, Staatliche Museen Perussischer Kulturbesitz, ms. 78 C 5: R.-M. FERRÉ, notice 26, dans M.-É. (dir.), *op. cit.*, pp. 284-286.

<sup>23</sup> On trouve dans les comptes de Jeanne de Laval afférant à ses dépenses pour des livres en 1457, deux paiements pour des fermoirs ainsi accompagnés: « A luy <Jean Nicolas> pour ung escu et demy d'or qu'il a mis et employé ou fermouer de nos heures que luy avons fait refaire a façon d'une R et d'un I lequel fermouer par lui refait, poise plus que celui que lui avons baillé d'un escu et demy et tant pour or que pour façon avons fait faire prix avecques lui a la somme de deux escuz d'or neufs qui vallent a mond., .lv. s.; a luy pour ung denier d'or qu'il a mis et employé a abiller le fermouer de nostre grant livre, pour lequel or et pour la façon avons fait faire prix avecques lui a la somme de quinze souls tournois. Pour ce, .xv. s. »; « A luy (Jean Nicolas) pour deux onces .iiii. g°. .i. d., d'argent pour en faire pour nous deux fermouers faiz l'un a R et ung pour ung de nos livres et l'autre en façon d'une croix double. Pour argent et façon, .ciii. f°. .iiii. g°. ». Voir A.-M. LEGARÉ, « Appendice – Sources relatives aux livres de Jeanne de Laval », dans M.-É. Gautier (dir.), *op. cit.*, n° 5 et 14, p. 398.

#### 4. JEANNE DE LAVAL (1433-1498)

Dès septembre 1454, René se remarie avec Jeanne de Laval, fille de Guy XIV de Laval et d'Isabelle de Bretagne. Elle a vingt ans, il en a quarante-quatre. Très tôt après les épousailles, la collection de la reine commence d'être formée. Une dizaine de manuscrits conservés ainsi que quelques comptes de ménage<sup>24</sup>, inédits ou publiés, attestent l'enrichissement et l'entretien de sa collection de livres<sup>25</sup>. L'image de ce mécénat demeure incomplète mais, par rapport à ses contemporaines, Jeanne de Laval est certainement la mieux documentée par les historiens<sup>26</sup>. En outre, son testament, en date de 1498, confirme qu'elle possédait une collection tout à fait respectable pour une princesse de cette époque : «Item, voulons et ordonnons que notre breviaire et psautier, et nos heures et tous nos autres livres, et semblablement ung breviaire qui fust a nostre frere l'archevesque et duc de Reims, soient baillés en garde aux doyen et chapitre de saint Tugal, pour servir aux fille de nos successeurs les comtes de Laval, tant qu'elles seroient a marier et demourant en ladictte ville ».<sup>27</sup> Ainsi, le bréviaire hérité de son frère, ses livres de dévotion et même ses livres à contenu profane ne furent pas dispersés mais formèrent un ensemble cohérent de textes parfois anciens —certains remontant à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>28</sup>— au service de l'éducation religieuse et morale de ses nièces tant qu'elles seraient célibataires.

Le psautier mentionné dans le testament est probablement celui que la bibliothèque municipale de Poitiers conserve aujourd'hui dans ses fonds précieux, sous la cote ms. 41<sup>29</sup>. Ce magnifique ouvrage est le seul livre de prières aux armes de la reine parvenu jusqu'à nous, alors que les archives mentionnent des Heures, une bible, un «corporalier», un missel et un bréviaire peu décrits mais suffisamment

---

<sup>24</sup> Angers, Bibl. Mun., rés. Ms. 1064, Jean Legay, *Comptes de l'argenterie de Jeanne de Laval*: J.-M. MATZ, notice 44, *ibidem*, pp. 349-350.

<sup>25</sup> Sur la bibliothèque de Jeanne de Laval, je me permets de renvoyer à mon étude la plus récente qui rend compte de mes travaux antérieurs : « Les deux épouses de René d'Anjou et leurs livres », *ibidem*, pp. 59-71.

<sup>26</sup> Les documents qui permettent de la saisir ne couvrent que deux courtes périodes, soit de 1455 à 1459 alors que Jeanne réside à Angers (Angers, BM ms. 1064: voir la notice n° 44 de J.-M. MATZ, *ibidem*, pp. 349-350), puis de 1479 à 1480 durant son séjour à Aix-en-Provence (Marseille, Arch. des Bouches-du-Rhône, Ms. B 2510). Voir A.-A.-M. LEGARÉ, *op. cit.*, 2001, pp. 219-222 et A.-M. LEGARÉ, *op. cit.*, 1996, pp. 227-228.

<sup>27</sup> QUATREBARBES, 1844, t. 1, p. 109.

<sup>28</sup> Par exemple: *La Vie de monseigneur saint Denis*, en trois volumes, est datée de 1317 (Paris, BnF, ms. Fr. 2090-2092); *L'Information des princes* que Jean Golein met en français en 1379 (Saint-Petersbourg, Bibliothèque nationale de Russie Saltykov-Chtchedrine, ms. Fr. F v. III, 2) et l'exemplaire parisien de la *Légende dorée* traduite en français par Jean de Vignay et réalisée vers 1370-75 (collection privée : J. GÜNTHER, *Mittelalterliche Handschriften und Miniaturen*, Cat. 3, Hambourg, 1995, n° 9, pp. 51-61).

<sup>29</sup> A.-M. LEGARÉ, notice 45, dans M.-É. GAUTIER (dir.), *op. cit.*, pp. 351-352. Consulter l'étude sur le psautier et Jeanne de Laval bibliophile sur le site internet « La maison du Moyen âge » : <http://maisonдумoyenage.asso.univ-poitiers.fr/spip.php?rubrique64&clang=fr>.



pour laisser penser qu'ils devaient rivaliser en luxe avec son psautier<sup>30</sup>. C'est peut-être pour ce même psautier qu'elle fit réaliser une couverture à l'été 1458. En effet, à cette date, on sait qu'elle remboursa la somme de quatre gros à son argentier « pour la couverture de nostre psautier »<sup>31</sup>. Dix superbes miniatures consacrées au cycle de la Passion sont réunies au début de l'ouvrage<sup>32</sup>. L'artiste à l'œuvre, dénommé le Maître de Jeanne de Laval, trouva son inspiration dans certains modèles de Jean Fouquet, surtout les Heures d'Étienne Chevalier réalisées entre 1452 et 1455<sup>33</sup>. Mais certains modèles se retrouvent également chez Maître François dans les années 1459-1463<sup>34</sup>.

Rien, dans les comptes conservés, ne concerne l'idylle champêtre intitulée *Regnault et Jehanneton*, qui pourrait avoir été composée par Pierre de Hurion ou même René d'Anjou<sup>35</sup>. Jeanne de Laval en posséda pourtant une copie sur papier, datable autour de 1492-1495, élégamment illustrée de 74 dessins à la plume et à l'aquarelle en un style qui conserve des accents de Barthélemy d'Eyck<sup>36</sup>. Natalia Elagina a suggéré que Jeanne, en possession de l'original, l'aurait fait copier et illustrer fidèlement par un artiste anonyme qui prit soin de reproduire les costumes des années 1460 (ILL...). Jeanne semble avoir voulu constituer un fonds de « manuscrits de mémoire » qu'elle destinait à des proches<sup>37</sup>. En témoigne encore un exemplaire de *l'Histoire de saint Louis* par Joinville (BnF, ms. Fr. 10148) que Jeanne, selon Émile Cesbron, aurait fait copier pour elle-même d'après un manuscrit découvert à Beaufort-en-Vallée dans les archives de René en 1544. Elle aurait ensuite offert cette copie à sa belle-fille Yolande d'Anjou, duchesse de Lorraine et à son époux René II de Vaudémont. Au vu du manuscrit, pourtant rien ne permet d'affirmer que Jeanne en fut un jour propriétaire. Néanmoins, les armoiries qu'il contient sont celles du petit-fils de Yolande, Claude de Lorraine, lequel aurait pu avoir accès à la collection de sa grand-mère<sup>38</sup>.

Très sensible aux talents littéraires de son époux, Jeanne de Laval a contribué à la diffusion du *Mortifiement de Vaine Plaisance*, œuvre que René composa en 1455

<sup>30</sup> A.-M. LEGARÉ, «Appendice», *ibidem*, p. 398, n<sup>os</sup> 2, 5, 10, 14, 16, 17.

<sup>31</sup> *Ibidem*, n<sup>o</sup> 22.

<sup>32</sup> Elles sont toutes visibles sur le site « La Maison du Moyen âge » : voir note 29.

<sup>33</sup> F. AVRIL, notice 66, dans *Les Manuscrits à peinture en France 1440-1450*, Paris, 1995, p. 126; F. AVRIL, notice 57, dans *Jean Fouquet, peintre et enlumineur du xv<sup>e</sup> siècle*, Paris, 2003, pp. 408-413.

<sup>34</sup> M. MAILLARD, *Le Maître de Jeanne de Laval: œuvres et sources d'inspirations*. Mémoire de Master 2 Histoire de l'art médiéval, sous notre direction, 2011, pp. 62-79. M. Maillard prépare un doctorat sur le Maître de Jeanne de Laval, également sous notre direction.

<sup>35</sup> Des recherches menées depuis peu par Gilles ROUSSINEAU tendent à valider l'idée ancienne mais ensuite rejetée d'une œuvre composée par René d'Anjou lui-même. Ses résultats de recherches seront bientôt publiés chez Droz, Paris.

<sup>36</sup> Saint-Petersbourg, Bibliothèque nationale de Russie Saltykov-Chtchedrine, Ms. Fr. Q p. XIV, 1: N. ELAGINA & N. REYNAUD, notice 47, dans M.-É. GAUTIER, *op. cit.*, pp. 358-363.

<sup>37</sup> Selon l'expression de C. DE MÉRINDOL, *ibidem*, p. 151.

<sup>38</sup> É. CESBRON, «Recherches sur un manuscrit de la bibliothèque de la reine Jeanne de Laval». *Bulletin de la Commission historique et archéologique de Mayenne*, vol. LXI (1947), pp. 59-65.



pour son ami Jean Bernard, archevêque de Tours. En 1457, elle en demanda une copie à Jean Herlin et rétribua un artiste inconnu pour « huit histoires et plusieurs grandes lettres et une vignette »<sup>39</sup>. Cette manifestation d'intérêt pour l'œuvre littéraire de son époux a fait penser qu'elle fut peut-être commanditaire du manuscrit consignant le plus ancien état du *Cœur d'amour épris*, que René composa en 1457<sup>40</sup>. Cette hypothèse repose non seulement sur la présence de figures féminines dans les cadelures qui ornent le texte, mais aussi sur la récurrence du thème du cœur auquel Jeanne attachait beaucoup d'importance, souhaitant comme son époux que son cœur soit inhumé avec le sien dans le mausolée construit à cet usage aux Cordeliers d'Angers<sup>41</sup>. La main de l'artiste angevin qui a réalisé vers 1480-1485 les 70 miniatures de cet exemplaire se retrouve dans une *Vie et miracles de saint François d'Assise*, dont l'une des 14 grandes peintures montre une veuve de l'aristocratie agenouillée devant saint François recevant les stigmates<sup>42</sup>. Il serait tentant d'y voir Jeanne de Laval au moment où elle vient de perdre son époux. Mais les traits de la dame n'ont rien en commun avec les portraits qui sont conservés d'elle et, malheureusement, les armoiries losangées, présentes sur plusieurs feuillets du manuscrit, ont toutes été découpées, ce qui ne facilite guère l'identification de sa propriétaire.

Jeanne de Laval a sans doute favorisé la diffusion du *Mortifiement de vaine plaisance* en le faisant connaître à la reine Charlotte de Savoie, qui en posséda une copie sur papier. Elle est répertoriée dans son inventaire après décès mais a malheureusement disparu. Toutefois, une douzaine de copies de l'œuvre, la plupart sur parchemin, sont encore conservées (Berlin, Bruxelles, Cambridge, Chantilly, Cologny-Genève, Metz, New York, Oxford, Paris (trois exemplaires), grand séminaire de Tournai). Chacun de ces témoins enluminés semble être le reflet d'un original sans doute conçu par Barthélemy d'Eyck, le peintre et enlumineur que René d'Anjou eut à son service pendant plus de trente ans<sup>43</sup>. Le texte suscita beaucoup d'intérêt dans le milieu féminin angevin et bourguignon. Outre Charlotte de Savoie, Marie de Bretagne abbesse de Fontevraud<sup>44</sup> et Isabelle de Portugal en possédèrent un exemplaire. Le manuscrit sur papier Paris, BnF, fr. 960 pourrait

<sup>39</sup> Berlin, Kupferstichkabinett. Ms. 78 C 5: R.-M. FERRÉ, notice 26, dans M.-É. GAUTIER (dir.), *op. cit.*, pp. 284-286.

<sup>40</sup> Paris, BnF, fr. 24399: R.-M. FERRÉ, notice 28, *ibidem*, pp. 304-305.

<sup>41</sup> *Ibidem.*, p. 304.

<sup>42</sup> Paris, BnF, nouv. acq. fr. 28640: C. HORNUS, « Un nouveau trésor national à la BnF », *Chroniques de la Bibliothèque de France*, vol. 44 (2008), pp. 24-25. Une étude détaillée de ce magnifique recueil, unique cycle connu de cette ampleur, a été faite par F. AVRIL, « La Vie de saint François illustrée. Le chef-d'œuvre d'un enlumineur angevin de la fin du xv<sup>e</sup> siècle », *Art de l'Enluminure*, vol. 27 (2008-2009).

<sup>43</sup> R.-M. FERRÉ, « Barthélemy d'Eyck », dans M.-É. GAUTIER (dir.), *op. cit.*, pp. 123-131.

<sup>44</sup> L'exemplaire d'Isabelle de Portugal, sur parchemin et très luxueusement enluminé dans l'atelier de Jean le Tavernier, est conservé à la Bibliothèque royale de Belgique sous la cote ms. 10308. Voir en dernier lieu, notice 32 dans, B. BOUSMANNE & T. DELCOURT (dirs.), *Miniatures flamandes*, Bruxelles-Paris, 2011, p. 222.

correspondre à l'exemplaire de Marie de Bretagne, qui semble avoir entretenu des liens avec la famille d'Anjou<sup>45</sup>.

Le copiste Jean Herlin, à qui Jeanne s'est adressé pour le *Mortifiement*, était-il un parent de Pierre Herlin qui copia pour la reine un *Miroir des dames* sur parchemin ainsi qu'un *Livre des quatre dames* d'Alain Chartier? Ces deux Herlin étaient-ils des parents du «Lois Herlin» dont la signature apparaît dans un autre manuscrit contenant quatre œuvres de Chartier, et enluminé par un artiste provençal<sup>46</sup>? Nous aurions alors trois membres d'une même famille exerçant le même métier. En tout cas, Alain Chartier était très apprécié de la reine qui, outre *Le Livre des quatre dames*, lui commanda le *Débat de Réveille-matin* et *La belle dame sans merci*, et chargea Jehan de la Court de doter les trois livres de neuf miniatures. Ancien officier de sa belle-mère Yolande d'Aragon, Chartier avait su conserver l'admiration de la cour. La famille de Jeanne avait elle-même possédé un *Livre des quatre dames* qui conserve encore les armes de Montmorency-Laval. Ses cinq miniatures ont été réalisées par le maître de Bedford, vers 1420-1430, trop tôt cependant pour que l'on puisse associer cet exemplaire aux commandes de la reine<sup>47</sup>. Marie de Clèves, duchesse d'Orléans, tout comme Charlotte de Savoie, en possédait aussi un exemplaire sur parchemin, couvert de cuir rouge. En effet, son inventaire, dressé à Chauny après son décès survenu en 1487, mentionne un *Livre des quatre dames*, qui est sans doute le manuscrit fr. 20026 de la Bibliothèque nationale de France. Ce manuscrit, comme de nombreux autres de son inventaire, lui venait sans doute de son époux Charles d'Orléans. Pierre Champion a identifié sur l'une de ses pages de garde la signature et la devise de René d'Anjou, ce qui l'a incité à le considérer comme un *liber amicorum*<sup>48</sup>. C'est à la duchesse d'Orléans que Robert du Herlin, alors secrétaire de René d'Anjou, présenta en 1470, avec un certain Renaud le Queux, un *Livre de Ballades et de rondeaux*<sup>49</sup>. Il est intéressant de noter que Marie de Clèves fut propriétaire du plus ancien exemplaire —et aussi le plus luxueux— du *Roman de Troyle*, que Louis de Beauvau, sénéchal d'Anjou, ami très proche du roi René, avait traduit à son intention à partir du *Filostrato* de

---

<sup>45</sup> À preuve, un exemplaire du *Mirouer de la vie de homme et de femme* (Paris, BnF, fr. 17100), considéré jusqu'ici comme la propriété de la reine, puisqu'il s'adresse à « noble, puissante et tres honnoree damoiselle madame fille Jehanne de Laval », apparaît dans l'inventaire de Marie de Bretagne: M.-F. DAMONGEOT, « Le coffre aux livres de Marie de Bretagne (1424-1477), abbesse de Fontevraud », dans A.-M. LEGARÉ (dir.), *Livres et Lectures de femmes en Europe entre Moyen age et Renaissance*, Turnhout, 2007, pp. 81-99, spéc. pp. 83 et 93.

<sup>46</sup> Oxford, Bibl. Bodley, E.D. Clarke 34, signature au f. 110. Le manuscrit contient *Le Livre d'espérance*, le *Curial*, la *Complainte et le Libelle de paix*. J.-C. LAIDLAW, *The Poetical Works of Chartier*. Cambridge, 1974, p. 95 ; C. DE MÉRINDOL, *op. cit.*, 1987, p. 88, n. 70.

<sup>47</sup> Londres, Brit. Lib., ms. add. 21247: *ibidem*, pp. 66-67.

<sup>48</sup> Les manuscrits répertoriés dans l'inventaire après décès de Marie de Clèves ont été succinctement présentés par P. CHAMPION dans l'*Appendice I* de son ouvrage *La Librairie de Charles d'Orléans*, Paris, 1910, (pp. 115-117).

<sup>49</sup> Quittance n° 7060 publiée par M. DE LABORDE, *Les ducs de Bourgogne*. T. III, cité par P. MARTIN, *Appendice*, p. 117.



Boccace. Nous savons aussi qu'elle posséda un exemplaire de *Jehan de Saintré*, traité d'éducation composé par Antoine de la Sale, dont presque toute la carrière se passa à la cour d'Anjou avant qu'il n'entrât au service de Louis de Luxembourg et devînt précepteur de ses enfants. L'œuvre, inscrite dans un contexte plus bourguignon qu'angevin, ne connut pas de succès à la cour d'Anjou et son étonnante présence dans la collection de Marie de Clèves confirme la grande ouverture d'esprit qui fut la sienne. P. Champion a ainsi pu écrire que la duchesse fut «un véritable trait d'union entre les maisons d'Orléans et de Bourgogne qu'elle représentait dignement par ses hautes facultés intellectuelles et artistiques»<sup>50</sup>.

En 1478, Marie de Clèves demanda copie, à un clerc de Blois nommé Jean le Tonnelier, du *Livre des anges* de François Ximenes. Partageant son intérêt pour cette œuvre, Jeanne de Laval fit apposer ses armes dans un très bel exemplaire qu'elle avait dû faire enluminer une dizaine d'années plus tôt, quoiqu'après 1466, par le Maître du Boccace de Genève, actif en Anjou et sans doute plus précisément à Angers<sup>51</sup> (Fig. cat. No 46, p. 356). L'artiste avait retenu son attention dès les années 1460. P. Durrieu a voulu voir dans la grande miniature de frontispice du *Livre des anges* une œuvre de jeunesse de Jean Fouquet mais, grâce aux avancées de la recherche, c'est le Maître du Boccace qu'il faut reconnaître ici : sa main nerveuse se retrouve au moins dans trois autres manuscrits réalisés pour la famille d'Anjou<sup>52</sup>.

Nous avons vu que, déjà à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, *Le Pèlerinage de Vie humaine* était populaire auprès des épouses des ducs. L'attrait pour cette œuvre se renouvela tout au long du xv<sup>e</sup> siècle et fut tel qu'en 1465, Jeanne de Laval demanda qu'on la mît en prose. Le plus ancien manuscrit enluminé de cette version dérimée est aux armes de Charlotte de Savoie<sup>53</sup>. Il fut enluminé à la fin des années 1460 par un artiste anonyme de formation angevine. Comment Charlotte de Savoie acquit-elle ce luxueux exemplaire doté de 76 miniatures? Pouvait-il s'agir d'un présent de Jeanne de Laval à la reine, à l'occasion de la naissance du dauphin Charles en juin 1470? Ce moment tant espéré est contemporain de la fabrication du *codex*, si on en juge par le style des miniatures. À la mort de la reine Charlotte, le manuscrit ne passa ni à sa fille Anne de Beaujeu, première héritière de sa collection, ni à son fils Charles VIII. Peut-

<sup>50</sup> P. CHAMPION, *op. cit.*, 1910, p. 27, n. 1. Voir aussi P. BIANCIOTTO, *op. cit.*, 2009, pp. 97-100.

<sup>51</sup> A.-M. LEGARÉ, notice 46, dans M.-É. GAUTIER (dir.), *op. cit.*, pp. 356-357.

<sup>52</sup> Sa main apparaît dans une *Bible Moralisée* (Paris, BnF, fr. 166) commencée pour Philippe le Hardi de Bourgogne avant 1404, puis poursuivie par le Maître du Boccace, aidé du Maître de Jouvenel et du Maître du Psautier de Jeanne de Laval, pour René d'Anjou: E. KÖNIG, notice 3, *ibidem*, pp. 212-214. On la retrouve vers 1470-1471 dans *Le Livre des stratagèmes* (Bruxelles, BR, ms. 10475), dont la première miniature montre la remise du volume au roi de France en présence de René d'Anjou: E. KÖNIG, notice 40, *ibidem*, pp. 339-343. Enfin, les *Heures de Philippe de Gueldre* (New York, PML, M. 263) montrent un travail du Maître en grisaille colorée. Ce manuscrit eut pour première propriétaire connue Philippe de Gueldre, qui dut le recevoir d'un membre de la famille d'Anjou: E. KÖNIG, notice 37, *ibidem*, pp. 330-331.

<sup>53</sup> Voir A.-M. LEGARÉ, *Le Pèlerinage de Vie humaine de la reine Charlotte de Savoie*. Bibernmühle/Ramsen, Heribert Tenschert, 2004.

être est-il revenu dans la bibliothèque de Jeanne de Laval, ce qui pourrait expliquer la présence sur le dernier feuillet de garde de mentions manuscrites du xvii<sup>e</sup> siècle, dont l'une renvoie à un « affectionné serviteur Launay ». On ne peut s'empêcher de faire le rapprochement avec le château de Launay, que René d'Anjou avait offert à Jeanne. Peut-être le manuscrit y a-t-il été conservé pendant quelques siècles<sup>54</sup>.

Si le *Pèlerinage de Vie humaine* en vers bénéficia d'une bonne diffusion dans le milieu angevin, sa mise en prose fut également vite appréciée par des membres de l'entourage de Jeanne de Laval, ainsi qu'en font foi les sources d'archives et les manuscrits connus dont les armoiries pointent vers des possesseurs —et surtout des femmes— apparentés à la famille d'Anjou.

## 5. MARGUERITE D'ANJOU (1404-1463)

La fille du roi René, Marguerite d'Anjou, semble avoir également apprécié l'œuvre de Guillaume de Digulleville. Tenait-elle ce goût de sa tante Marie d'Anjou (1404-1463) qui fut propriétaire d'un *Pèlerinage de Vie humaine* en vers<sup>55</sup>? C'est peut-être Marguerite qui, en 1444, année de son mariage avec Henri vi d'Angleterre, fit connaître les poèmes du *Pèlerinage de Vie humaine* et du *Pèlerinage de l'Âme* à la cour anglaise. Cette hypothèse, avancée par M. Camille, s'était du fait qu'il existe un superbe manuscrit du *Pèlerinage de l'Âme* traduit en anglais présentant de grandes ressemblances avec certains manuscrits originaux en vers français<sup>56</sup>. Toutefois, l'exemplaire anglais contient une inscription laissant penser qu'Henri vi, et non Marguerite, en fut le propriétaire. Quelques années plus tôt, vers 1400, un anonyme anglais avait traduit et transposé de vers en prose le *Pèlerinage de Vie humaine* sous le titre « *Pilgrimage of de Lyf of de Manhode* ». Si, avec M. Camille, on admet que Marguerite d'Anjou joua un rôle dans la diffusion de l'œuvre de Guillaume de Digulleville, gageons qu'elle eut connaissance des deux mises en prose effectuées en terre anglaise. C'est peut-être aussi elle qui inspira à sa belle-mère Jeanne de Laval l'idée de commander la mise en prose du *Pèlerinage de Vie humaine*. En outre, Marguerite a pu faire rayonner la version du *Pèlerinage de l'Âme* que Jean Galloppes, l'ancien chapelain de son beau-père Henri v, avait mise en prose française pour Jean, duc de Bedford, régent de France entre 1422 et 1431<sup>57</sup>. Cela pourrait expliquer que, parmi les témoins conservés de l'œuvre, l'un des quatre a appartenu à un membre de la famille de Laval, qui a écrit « A Laval » sur la dernière page de garde de son

---

<sup>54</sup> Voir A.-M. LEGARÉ, notice 49, dans M.-É. GAUTIER (dir.), *op. cit.*, pp. 368-369.

<sup>55</sup> Paris, Archives nationales, KK 55, fol. 136 : *Comptes de l'Argenterie de la Reine*, édités par T. GOTTLIEB, *Ueber mittelalterliche Bibliotheken*, Leipzig, 1890, n° 975.

<sup>56</sup> Hatfield House, Cecil Ms. 270; CAMILLE, *The Illustrated Manuscripts*, p. 98, n. 49 et p. 370.

<sup>57</sup> E. FARAL, « Guillaume de Digulleville, Jean Galloppes et Pierre Virgin », dans *Mélanges Mario Roques*, Paris, 1946, p. 89-102. Voir aussi *Dictionnaire des lettres françaises. Le Moyen âge*, Paris, 1992, p. 777.



exemplaire<sup>58</sup>. Deux autres ont appartenu à des proches de la famille d'Anjou : l'un à Bertrand de Beauvau et l'autre à sa fille Guyonne.

## 6. BLANCHE D'ANJOU

Le Maître du *Pèlerinage* de Charlotte de Savoie recourt à un programme iconographique qui s'apparente à celui d'un exemplaire aujourd'hui conservé à la Bibliothèque municipale de Soissons<sup>59</sup>. Y apparaissent les armes de ce même Bertrand de Beauvau (v. 1400-1474), seigneur de Précigny, capitaine du château d'Angers, nommé sénéchal d'Anjou en 1462 et lié au roi René par son mariage en 1467 avec Blanche d'Anjou, sa fille naturelle. Il est illustré d'un imposant cycle de miniatures réalisées dans un style parisien proche de celui de Maître François. Ce manuscrit a dû rester dans la famille après la mort de Bertrand, survenue en 1474, comme le suggère un manuscrit presque jumeau qui fut exécuté quelques années plus tard et qui appartient à sa fille Guyonne et à son deuxième époux René I de Laval (v. 1445-v. 1515). Il est tentant de penser que l'occasion du second mariage de Guyonne en 1478 fut à l'origine de la réalisation du manuscrit, une pratique fréquente dans ces milieux aristocratiques. En tout cas, le style plus tardif des miniatures s'accorderait bien avec cette datation<sup>60</sup>.

## 7. GUYONNE DE BEAUVAU

Le célèbre bibliophile Aymar de Poitiers enrichit sa collection d'un magnifique exemplaire du *Pèlerinage* en prose dont le texte et le cycle d'images relèvent de la même famille que les manuscrits de Charlotte de Savoie, de Bertrand et de Guyonne de Beauvau<sup>61</sup>. C'est le seul du groupe qui nous soit parvenu intact, avec son cycle complet de 81 miniatures dues à un artiste isolé travaillant autour de 1480 mais encore très difficile à localiser. Il montre des affinités stylistiques à la fois avec l'enluminure parisienne et avec les grands peintres de Bourges comme Jean

---

<sup>58</sup> New York, Bibliothèque Pierpont Morgan, M. 1038.

<sup>59</sup> Soissons, Bibl. Mun., ms. 208.

<sup>60</sup> L'ouvrage, dont on ignore la localisation actuelle, ne nous est connu que par quelques reproductions en noir et blanc ou en couleur, sous la forme de chromolithographies. Voir *The Aldenham Library. Catalogue of the Famous Library*, première partie, p. 50-51, lot 123, trois illustrations.

<sup>61</sup> Genève, Bibliothèque nationale, ms. Fr. 181. Le cycle iconographique de ce manuscrit a été comparé avec un groupe de manuscrits relevant de la même famille : A.-M. LEGARÉ, « Les Rapports du Maître d'Antoine Rolin avec l'imprimé. L'exemple du *Pèlerinage de Vie humaine* en prose (Genève, Bibliothèque publique et universitaire, ms. fr. 182) », dans *Richesse médiévales du Nord et du Hainaut*, Études réunies par Jean-Charles Herbin, Valenciennes, 2002, pp. 65-123.

Bourdichon<sup>62</sup>. Les armes visibles dans l'encadrement à feuillage stylisé du premier feuillet sont bien celles du comte de Saint-Vallier qui, en 1467, avait épousé Marie, la fille naturelle de Louis XI. De 1484 à 1493, cet ami de René d'Anjou tint l'office de sénéchal de Provence. Par son style, ce manuscrit semble cependant antérieur à cette période.

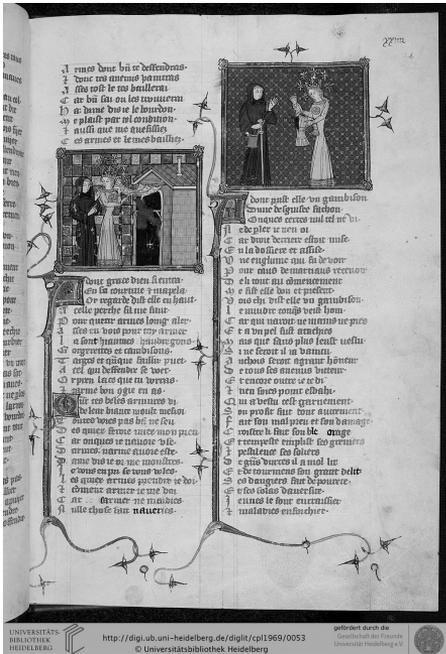
## 8. CONCLUSION

Jeanne de Laval eut assurément un mécénat littéraire et bibliophilique déterminant pour son temps. Les archives, manuscrits et indices que nous avons pu regrouper montrent qu'elle manifestait un intérêt réel et constant pour l'art du livre et de l'enluminure et pour la littérature de son temps. Ses choix, tant de lectures que de commandes, non limités aux textes religieux, attestent une culture largement ouverte qu'elle a continûment cherché à transmettre par l'écrit et par l'image. Jeanne de Laval nous permet ainsi de nous figurer, quoique de façon encore fragmentaire, l'activité d'une femme bibliophile à la cour d'Anjou. Mais Jeanne ne fut pas la seule des duchesses d'Anjou à jouer un rôle de mécène. La meilleure documentation que nous avons sur elle ne doit certes pas laisser penser que d'autres dames, parce que moins référencées, furent moins érudites ou bibliophiles. Les connaissances acquises sur Jeanne de Laval ne peuvent être qu'un encouragement à mieux les étudier. Regrettons que rien de très consistant n'ait survécu du mécénat bibliophilique d'Isabelle de Lorraine, mais indiquons que des recherches sur Marie de Blois et sur Yolande d'Aragon pourraient s'avérer prometteuses.

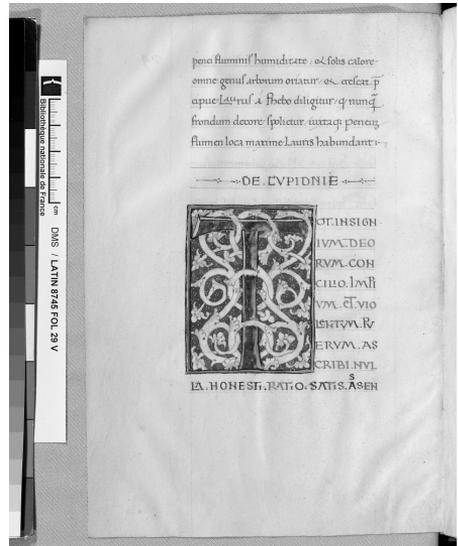


---

<sup>62</sup> Nous remercions F. Avril de nous avoir communiqué son avis sur l'origine et la datation éventuelles de ce manuscrit. Voir aussi B. GAGNEBIN, *L'Enluminure de Charlemagne à François 1<sup>er</sup>. Manuscrits de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève*. Genève, 1976, pp. 133-134, n° 56.



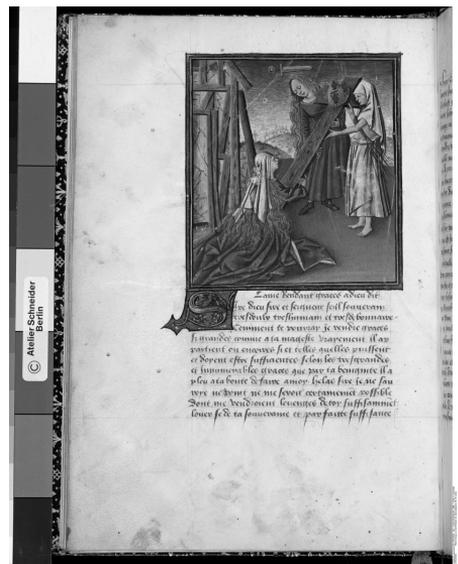
1. Heidelberg, UB Pal. Lat. 1969, f. 24v.



2. Paris BNF 8745, f. 29v.

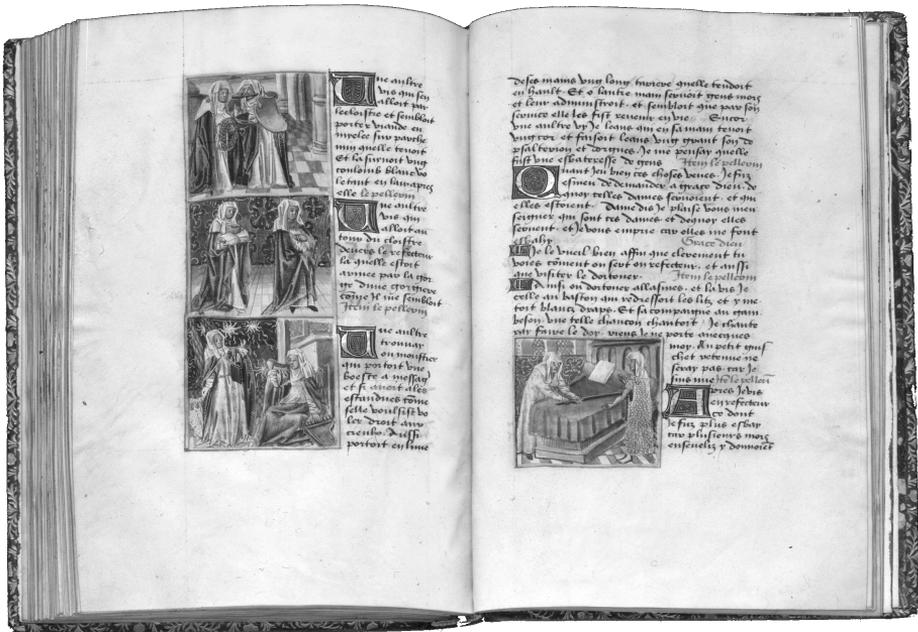


3. Poitiers, BM, ms. 41, f. 19.

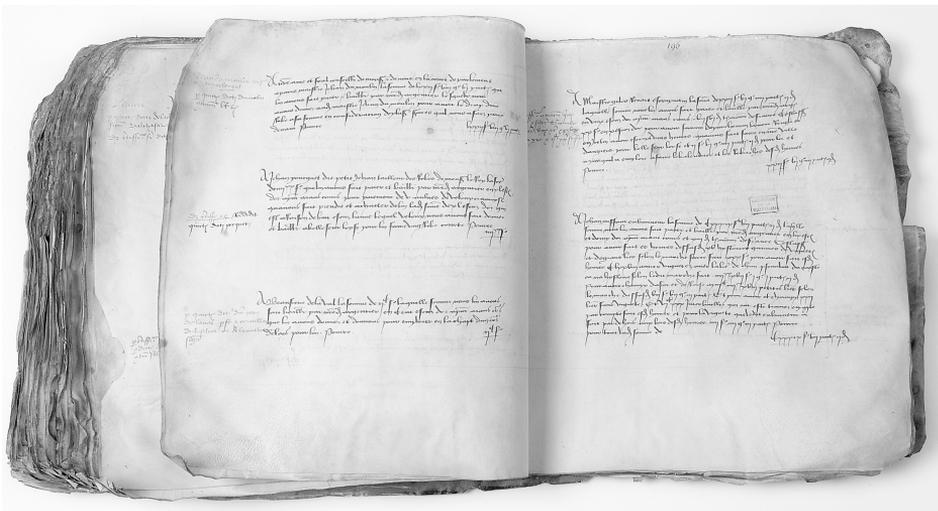


4. Berlin, Kupf. 78C5, f.





8. PVHCharl. Savoie, f. 135v136-.



9. Angers, BM, fr. 316, f. 195v-196.